

diptyque AGNÈS HIER ET AUJOURD'HUI

Agnès

CATHERINE ANNE

L'École des femmes

MOLIÈRE - CATHERINE ANNE

**JE N'AI PAS EU
DE PÈRE
JE N'AI EU QU'UN
PROPRIÉTAIRE**

mise en scène Catherine Anne scénographie Sigolène de Chassy
Agnès est publié aux Éditions Actes Sud-Papiers (1994 et 2005)
lumières Nathalie Perrier assistante lumières Mathilde Chamoux
son Madame Miniature assistant son Thomas Laigle
costumes Floriane Gaudin
perruques Laurence Berodot - Mélanie Gerbeaux
assistant à la mise en scène Damien Robert
régie générale Arnaud Prauly

avec Morgane Arbez - Léna Bréban - Marie-Armelle Deguy
Océane Desroses - Caroline Espargilière - Évelyne Istria
Lucile Paysant - Stéphanie Rongeot - Mathilde Souchaud

PRESSE

Pascal Zelcer 01 48 02 44 94 - 06 60 41 24 55
pascalzelcer@gmail.com - www.pascalzelcer.com

THÉÂTRE D'IVRY ANTOINE VITEZ M° Mairie d'Ivry

Centre Dramatique National du Val-de-Marne en préfiguration

**Théâtre
des
Quartiers
d'Ivry**

01 43 90 11 11
www.theatre-quartiers-ivry.com

Diptyque Catherine Anne

Presse venue

Armelle Héliot

Sylviane Gresh

Monique le roux

Igor Hanse Love

Sylviane Gresh

Monique le roux

Igor Hanse Love

Monique Sueur

Irène Sadowska

Thomas Baudeau

Martine Piazzon

Joshka Schidlow

Véronique Hotte

Jean Chollet

Francis Dubois

Paule Coudert

Laura Mardar

Bruno Fournies

Simone Endewelt

Laura Plas

Annick Drogou

Marina Da Silva

Chantal Ozouf

Delphine Kilhoffer



Catherine Anne engage, comme malgré elle, toutes sortes de combats.
ERIC SARAUJ

Catherine Anne prend la clé des champs

Exclue du TEP, l'artiste crée un théâtre féminin et recueille la parole des petites bourgades.

Diptyque Agnès et l'École des femmes, Théâtre des Quartiers-d'Ivry. Tél. : 01 43 90 11 11. Jusqu'au 2 février. Puis à Chambéry, Amiens et Saint-Valéry-en-Caux. Texte d'Agnès chez Actes Sud Papiers.

(1) La Récréation, Robert Laffont, 2013.

On a retrouvé Catherine Anne ! Elle n'avait pas tout à fait disparu depuis son éviction du Théâtre de l'Est parisien (le TEP, rayé de la carte en juillet 2011 et remplacé par le Tarmac), mais elle s'était diluée dans la marge. On l'avait vue présenter ici et là sa pièce jeune public, *Crocus et Fracas*, et donner dans le off d'Avignon 2012, au Théâtre des Halles, ses *Comédies tragiques*. Mais elle s'était échappée des scènes parisiennes.

La revoilà en pleine lumière. À Ivry, elle vient de créer un diptyque où elle donne en continuité, ou en soirées séparées, deux nouvelles mises

en scène : sa pièce *Agnès*, sur l'inceste commis par un père qui abuse de sa fille, et *l'École des femmes*, de Molière. Les deux spectacles, qui se rejoignent sur une thématique commune, ont l'originalité d'être joués uniquement par des actrices. Morgane Arbez, Marie-Armelle Deguy, Évelyne Istria et leurs six partenaires interprètent soit les personnages masculins, soit les personnages féminins dans les deux pièces.

En avril prochain, Joël Pommerat montera la première pièce de Catherine Anne, *Une année sans été*, qui fit grand bruit à sa création, en 1987. Pour elle, 2014 est-

elle l'année de la revanche ? Non, elle n'emploie pas ces mots-là.

C'est une femme blessée qui est partie du Théâtre de l'Est parisien, il y a près de trois ans. Le ministre de la Culture d'alors, Frédéric Mitterrand, lui avait montré la sortie en l'assurant de son soutien ! Elle ne lui pardonne rien aujourd'hui : « Il m'a baladée, il s'est payé ma tête et je ne suis pas la seule. Je l'ai entendu parler de son livre (1). Comment peut-on appeler l'exercice du ministère de la Culture une "récréation" ? Je l'ai trouvé insultant en tant que femme et artiste. »

Comme elle déteste l'exercice du pouvoir, Catherine Anne ne voit pas que des inconvénients dans sa nouvelle liberté : « Le TEP était une grande chance et une grande charge. Quand j'ai tiré la porte, j'ai senti le poids du sac à dos en moins. C'était apeurant et réconfortant. »

Depuis, l'artiste a habité et traversé les villages pour un travail de longue haleine qui s'appelle précisément *Loin des villes, loin des théâtres*. Elle veut entendre et recueillir ce que disent de la ville les gens des petites bourgades. Elle a commencé à Pelvoux (Hautes-Alpes) puis continué en Seine-et-Marne et en Bretagne. Là où elle est allée, elle a donné un spectacle à partir de ce qu'elle a observé. Plus tard, Catherine Anne écrira la pièce qui s'imposera à elle, une fois maîtrisée la profusion de ces centaines d'impressions.

Son diptyque féminin, qui n'a pour le moment que trois dates de tournées, elle en a obtenu patiemment les moyens, rencontrant quelques mains tendues et beaucoup de promesses non tenues. Elle pense que tout est devenu plus difficile. « À présent, c'est Adel (Hakim) qui m'aide, à Ivry. Autrefois, personne ne voulait d'Agnès. On ne parlait pas de ça. Christine Angot n'avait pas encore publié *l'Inceste*. Sans Jean-Claude Fall, à Saint-Denis, la création de ce texte n'aurait pas été possible. »

Catherine Anne engage, comme malgré elle, toutes sortes de combats. Comme de protester contre le fait, ahurissant, que « les subventions accordées aux artistes de théâtre femmes sont de 20 % inférieures à celles qu'on donne aux hommes ». Comme dans la société dite civile !

> Gilles Costaz

Catherine Anne de retour à Paris avant de s'établir en Rhône-Alpes

THÉÂTRE. L'ancienne directrice du Théâtre de l'Est Parisien (TEP) revient sur la scène parisienne avec un double spectacle, au Théâtre des Quartiers d'Ivry (TQI) jusqu'au 2 février. Elle reprend *Agnès*, pièce écrite et montée en 1993, et la fait dialoguer en alternance avec *L'École des Femmes*, de Molière. Les deux œuvres font écho au thème de la domination masculine. Le pari était de surmonter leurs différences avec une seule scénographie et une même troupe composée de femmes. Catherine Anne porte cette grosse production depuis son départ du TEP, en 2011. Elle qui avait travaillé quinze ans en compagnie avant



ERIC GAFFAUT

d'arriver au TEP en 2002 a retrouvé un environnement «*fortement dégradé*», dit-elle : «*Le travail de production fait perdre beaucoup de temps et de liberté de créer*». Depuis trois ans, elle est aussi engagée dans un projet de création en milieu rural, avec les habitants de villages du Morbihan, des Hautes-Alpes et de Seine-et-Marne. «*L'idée est d'aller en immersion, avec les classes, de mener des ateliers avec les adultes, de glaner des éléments sur le "roman du village" pour écrire un texte sur chaque village et le monter avec les habitants*». «*C'est extraordinaire de donner une pièce devant un public qui réunit toute la population d'un village, y compris les enfants. J'espère aboutir à une pièce globale qui relie ces expériences*». Catherine Anne a bénéficié de la convention prévue pour les anciens directeurs de CDN (plafond de 150 000 euros par an sur trois ans). Elle va installer sa compagnie en Rhône-Alpes en juin 2014 où elle négocie actuellement son accompagnement DRAC. La douloureuse fin du TEP a laissé des cicatrices, mais elle compte sur cette nouvelle implantation pour conforter une dynamique tournée vers les publics. | Y. P.

Catherine Anne : « Je me sens tranquillement féministe »

1 janvier 2014 Laissez un commentaire



© Éric Garault Pascoandco

Catherine Anne met en relation deux textes qui racontent l'histoire de deux Agnès à trois siècles de distance : *L'école des Femmes* de Molière et *Agnès* dont l'action se déroule dans les années 70. Catherine Anne, ancienne directrice du Théâtre de l'Est Parisien revient sur le devant de la scène en cette rentrée 2014. [Elle crée ce diptyque au Théâtre des Quartiers d'Ivry](#) avec une « sacrée bande de comédiennes » comme elle aime à le souligner. Elles jouent tous les rôles, y compris les rôles masculins. En tête de distribution figure **Marie-Armelle Deguy**, étonnante dans le rôle du père violeur dans la pièce *Agnès*. Catherine Anne nous a permis d'assister à un filage de *Agnès*, pièce bouleversante sur le viol incestueux. L'occasion d'évoquer avec elle son travail et la place des femmes dans le monde culturel.

Pourquoi mettre en relation ces deux textes ?

J'ai écrit *Agnès* il y a un vingtaine d'années suite à la lecture d'un témoignage d'une jeune femme qui avait vécu une situation incestueuse de la part de son père et qui m'avait bouleversé. Et en voyant *L'école des Femmes* je me suis dit que cela avait déjà été écrit d'une certaine manière. J'ai donc écrit sur cette question de l'emprise de la jeune fille vierge par l'homme qui a l'autorité paternelle. J'ai monté les deux textes avec l'envie de faire

entendre ces deux écritures avec la même scénographie et les mêmes actrices qui jouent tous les rôles, y compris les rôles féminins. On travaille la circulation des thématiques et la circulation des gestes.

Était-il important que tous les rôles soient tenus par des comédiennes ?

Cela a été ma façon de résoudre deux désirs. Le premier était de monter ces deux pièces avec une seule troupe et avec une scénographie unique. Et l'autre désir a été de travailler sur le masculin/féminin à partir d'une équipe de femmes. Il s'agit de faire du théâtre universel avec une bande de femmes. Il y a là la recherche de ce que cela veut dire de se positionner en tant qu'homme ou en tant que femme l'un par rapport à l'autre. C'est une belle façon de s'interroger sur la façon dont on parle, dont on regarde, dont on prend la parole et comme l'on est regardé selon que l'on soit un homme ou une femme. Du coup j'ai mis ces deux désirs dans cette histoire là. Molière a écrit une pièce avec énormément de personnages masculins. Et moi j'ai écrit une pièce avec énormément de personnages féminins.

S'agit-il d'un théâtre féministe ?

Oui sans doute un peu. Je me sens tranquillement féministe. En même temps je trouve que c'est une étiquette qui complique parfois la vision que l'on a de ce que l'on fait. J'ai réalisé que j'ai été élevée dans une forme de naïveté par rapport à cela. J'ai réalisé à certains moments de ma vie qu'être une femme n'est pas tout à fait la même chose qu'être un homme. Dans le domaine de l'art, dans le domaine du pouvoir, dans le domaine du politique, on sent qu'il y a moins d'espace, il y a moins de liberté, il y a moins d'argent, il y a moins de considération... Au bout d'un moment cela donne à réfléchir et cela donne envie de faire sur un plateau de théâtre un geste féminin universel.

Vous avez-été directrice du Théâtre de l'Est Parisien. Que pensez-vous de la volonté d'Aurélie Filippetti de féminiser les postes ?

Je salue très sincèrement le travail qui a été fait. Ce n'est pas évident. Les résistances sont profondes. Alors qu'au plus haut niveau de l'Etat la ministre porte cette parole là c'est important. Ce sont des gestes concrets qui obligent à reconsidérer le regard sur l'art du côté féminin. C'est très bien mais sur le terrain cela reste un combat de tous les jours. C'est en mouvement, en bataille. Et c'est tant mieux que le pouvoir politique en ait conscience et qu'il ait envie de façon déterminée de faire bouger les lignes. Tant mieux.

Quelques jours après la création de ce diptyque, Joël Pommerat va mettre en scène votre premier texte « Une année sans été »...

Je suis très heureuse. C'est une belle coïncidence. Joël Pommerat aime ce texte depuis très longtemps. J'aime beaucoup son travail. Je suis très curieuse de découvrir cette mise en scène par ce grand artiste qui pour la première fois monte un texte qu'il n'a pas écrit !

Propos recueillis par Stéphane CAPRON

La quinzaine de Gilles Costaz



Lumières noires



Agnès de et mise en scène par Catherine Anne au Théâtre d'Ivry. © Bellamy

ÉCARTÉE DU THÉÂTRE de l'Est-parisien, Catherine Anne avait surtout travaillé depuis dans des secteurs marginaux, mais elle revient avec un diptyque pour lequel elle n'hésite pas à mettre en parallèle un texte écrit par elle il y a vingt ans, *Agnès*, et une pièce de Molière, *L'École des femmes*. Une seule troupe pour jouer les deux œuvres et une troupe essentiellement féminine

qui, pour les rôles d'hommes, les interprète en travestis. Le point commun entre les deux spectacles, c'est la femme et la jeunesse offensées, violées. *Agnès* est le récit d'un inceste régulièrement perpétré par un père à l'égard de sa fille, tandis que le groupe familial et la société demeurent obstinément dans l'aveuglement. *L'École des femmes*, on connaît : c'est aussi la jeunesse détournée au



L'École des femmes de Molière, mise en scène par Catherine Anne au Théâtre d'Ivry. © Bellamy

profit d'un homme qui abuse de son pouvoir et tente de décerveler sa jeune prisonnière. En n'engageant que des actrices, Catherine Anne semble vouloir affirmer une prise en main féminine d'un théâtre sur l'oppression des femmes. Or elle ne semble atteindre son objectif qu'avec la première pièce. Son *École des femmes* est montée d'une façon blagueuse, en costumes d'époque, à l'italienne, comme si la drôlerie des situations comptait plus que les vérités sous-jacentes. Malgré l'énergie mise en œuvre par des comédiennes comme Marie-Armelle Deguy (Arnolphe) ou Caroline Espargilière (Horace), la lecture de l'œuvre est sympathique mais sans profondeur.

Agnès, au contraire, est un texte fort et âpre, auquel cette nouvelle mise en scène donne une force tout à fait tranchante. Le fait que les rôles masculins soient tenus par des comédiennes entraîne un jeu composé à la serpe, presque naïf (comme lorsqu'on parle d'art naïf en peinture). Le style peut faire penser aux grandes pièces du Théâtre du Soleil sur le scandale du sang contaminé ou les errances de la classe politique. C'est chargé, mais cela va droit au but. L'implication des comédiennes, de Marie-Armelle Deguy à Évelyne Istria et aux trois actrices jouant en parallèle les trois âges d'*Agnès*, Morgane Arbez, Mathilde Suchaud, Caroline Espargilière, est d'une merveilleuse netteté dans le croquis.



www.franceculture.fr

Date : 28/01/2014

Auteur : -

Villages et banlieues, du théâtre loin du ministère

« On a retrouvé Catherine Anne !, s'exclame Gilles Costaz dans Politis. Elle n'avait pas tout à fait disparu depuis son éviction du Théâtre de l'Est parisien (le TEP, rayé de la carte en juillet 2011 et remplacé par le Tarmac), mais elle s'était diluée dans la marge. [...] La revoilà en pleine lumière. A Ivry, elle vient de créer un diptyque où elle donne en continuité, ou en soirées séparées, deux nouvelles mises en scène ; sa pièce Agnès, sur l'inceste commis par un père qui abuse de sa fille, et L'Ecole des femmes, de Molière. Les deux spectacles, qui se rejoignent sur une thématique commune, ont l'originalité d'être joués uniquement par des actrices. [...] En avril prochain, Joël Pommerat montera la première pièce de Catherine Anne, Une année sans été, qui fit grand bruit à sa création, en 1987. Pour elle, 2014 est-elle l'année de la revanche ?, lui demande le critique de Politis. Non, elle n'emploie pas ces mots-là. C'est une femme blessée qui est partie du Théâtre de l'Est parisien, il y a près de trois ans, rappelle Gilles Costaz. Le ministre de la Culture d'alors, Frédéric Mitterrand, lui avait montré la sortie en l'assurant de son soutien ! Elle ne lui pardonne rien aujourd'hui : « Il m'a baladée, il s'est payé ma tête et je ne suis pas la seule. Je l'ai entendu parler de son livre (La Récréation, chez Robert Laffont). Comment peut-on appeler l'exercice du ministère de la Culture une "récréation" ? Je l'ai trouvé insultant en tant que femme et artiste. » Comme elle déteste l'exercice du pouvoir, Catherine Anne ne voit pas que des inconvénients dans sa nouvelle liberté : « Le TEP était une grande chance et une grande charge. Quand j'ai tiré la porte, j'ai senti le poids du sac à dos en moins. C'était apeurant et réconfortant. » Depuis, l'artiste a habité et traversé les villages pour un travail de longue haleine qui s'appelle précisément Loin des villes, loin des théâtres. Elle veut entendre et recueillir ce que disent de la ville les gens des petites bourgades. Là où elle est allée, elle a donné un spectacle à partir de ce qu'elle a observé. Plus tard, Catherine Anne écrira la pièce qui s'imposera à elle, une fois maîtrisée la profusion de ces centaines d'impressions. Son diptyque féminin, qui n'a pour le moment que trois dates de tournées, elle en a obtenu patiemment les moyens, rencontrant quelques mains tendues et beaucoup de promesses non tenues. « A présent, dit-elle, c'est Adel Hakim qui m'aide, à Ivry. Autrefois, personne ne voulait d'Agnès. On ne parlait pas de ça. Christine Angot n'avait pas encore publié L'Inceste. Sans Jean-Claude Fall, à Saint-Denis, la création de ce texte n'aurait pas été possible. » Catherine Anne engage, comme malgré elle, toutes sortes de combats. Comme de protester contre le fait, ahurissant, que « les subventions accordées aux artistes

Évaluation du site

Le site Internet de la radio France Culture présente la grille des programmes ainsi que des articles concernant l'actualité générale.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 209

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

de théâtre femmes sont de 20% inférieures à celles qu'on donne aux hommes ». *Comme dans la société dite civile !*"

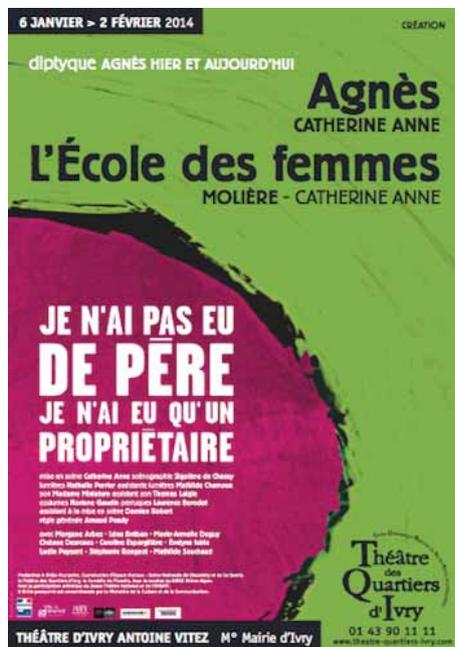
Encore plus en marge des institutions, Sandrine Blanchard est parti à la rencontre pour *Le Monde* d'Alain Degois, beaucoup moins connu du grand public que certains de ses anciens protégés, comme Jamel Debbouze, Sophia Aram, Arnaud Tsamere, Issa Doumbia ou Andy Pimor. *"Autant de comédiens et d'humoristes qui ne manquent jamais de rappeler à quel point Alain Degois, dit « Papy », a compté dans leur carrière. Tous ont débuté, adolescents, par les cours d'improvisation du Déclic Théâtre de Trappes (Yvelines), sa compagnie ; un tremplin pour ces gosses de banlieue. A 50 ans, Papy – surnom acquis de longue date en référence à son don d'imitation pour le Papy Mougeot de Coluche – a rendu les clés de son théâtre. Après avoir, durant vingt ans, initié des milliers de collégiens au plaisir de l'improvisation théâtrale, il a passé le flambeau fin 2013 à Mélanie Lemoine, une des comédiennes de la compagnie. « La forme associative oblige à toujours se battre pour décrocher des subventions, explique-t-il. La lutte fatigue. Je ne voulais plus être dépendant des politiques, devenir aigri, avec le sentiment d'avoir tout vu, tout vaincu. Il faut savoir partir. » L'homme est jovial, tutoyeur de nature, laïque acharné, intarissable sur cette banlieue dite « sensible » où il a grandi et travaillé pour tenter de donner une chance à ceux auxquels on répète qu'ils n'en ont pas. [...] Quelques mois avant de quitter le Déclic Théâtre, Alain Degois a reçu une lettre de la ministre de la culture, Aurélie Filippetti, lui annonçant qu'il était fait chevalier des arts et des lettres. « Cela m'a fait sourire », confie-t-il. Ironie de l'histoire : il se retrouve distingué en tant que « fondateur d'une compagnie théâtrale d'improvisation », alors que celle-ci n'a jamais été reconnue ni soutenue par l'institution. « La direction régionale des affaires culturelles m'a toujours dit que je ne faisais pas de la culture mais du social, de l'animation, de la variété ! » Il n'a pas été convié rue de Valois pour recevoir sa breloque. Dommage, estime Le Monde. A l'heure où la ministre a fait de l'éducation artistique l'un des chantiers prioritaires de son ministère, Papy en aurait, des choses à lui dire. De sa longue expérience d'« artisan culturel local », il a tiré une conviction : « La culture en banlieue est laissée en friche, le potentiel d'une partie de la France est oublié par les technocrates. » Il plaise pour la création de « brigades d'intervention culturelle » ; imagine, sur le lieu des affrontements entre policiers et jeunes qui ont secoué Trappes lors de l'été 2013, « une heure chaque semaine de violoncelle puis un travail avec les écoles de musique ». Bisounours utopiste ? « Non, le renouveau culturel de notre pays passe par les banlieues, il faut de la considération pour ces jeunes, mettre face à eux des professionnels. » Il a tellement vu ce que certains gamins donnaient sur scène, « grâce à la mécanique incroyable de reconnaissance liée à la pratique de l'imaginaire », qu'il veut encore croire à un sursaut des institutions." Il n'est pas le seul...*

Fousdethéâtre.com

Critiques, News et Billets d'humeur

07/01/2014

[L'emprise parfois abjecte de l'homme sur la femme...](#)



Au Théâtre des Quartiers d'Ivry, Catherine Anne propose un diptyque composé d'"**Agnès**", pièce qu'elle écrivit il y a vingt ans, et de "**L'École des Femmes**", signée Molière comme chacun sait. Deux oeuvres aux couleurs différentes, visibles ensemble ou séparément, se complétant afin de mettre en lumière l'insupportable, les difficultés du beau sexe à être l'égal du fort, à lui faire face, hier comme aujourd'hui. Deux spectacles donnés dans un décor commun (qui nous emballa guère), portés par neuf comédiennes investies, incarnant personnages masculins et féminins. Hier, nous assistâmes au premier. Globalement juste, percutant, et poignant.

Agnès. L'histoire d'une femme violée par son père lorsqu'elle était enfant. Plusieurs fois par mois. Quatre années durant. Un père régnant en despot sur sa famille, méprisant, humiliant et battant son épouse, terrorisant sa progéniture. L'histoire d'une adolescente détruite, d'une jeune fille incapable d'aimer sans voir se superposer le visage de son bourreau sur le corps de ses amants. L'histoire d'Agnès, trentenaire devenue avocate, qui se souvient et qui, enfin ce jour-là, semble trouver l'apaisement et l'amour dans les bras d'un homme. Après un long combat.



Habilement structuré, constitué de flashbacks, d'ellipses, doté de caractères complexes, contenant des dialogues forts, âpres, sans fioriture, des monologues prenants, des situations quelquefois pénibles, mais aussi empreint d'une certaine poésie, l'ouvrage de Catherine Anne se révèle une belle partition, riche, dense, fluide, dont s'emparent intelligemment ses interprètes.

A commencer par l'époustouflante **Marie-Armelle Deguy**, qui nous réjouit en Madame Jourdain il y a peu aux côtés de François Morel, campant magistralement un épouvantable père incestueux. Quelle puissance, quelle cruauté, quelle perversion, quelle violence, quelle intensité dans le jeu de cette femme à l'allure plutôt frêle, qui nous fait admettre sans broncher son travestissement. Superbe composition, remarquablement maîtrisée. Aussi brillante, **Morgane Arbez** qui nous embarque au plus profond de l'âme de la jeune Agnès, dévoilant une errance psychologique douloureuse et bouleversante. Impeccable, encore, **Léna Bréban** sous l'influence de son mari...

A voir.

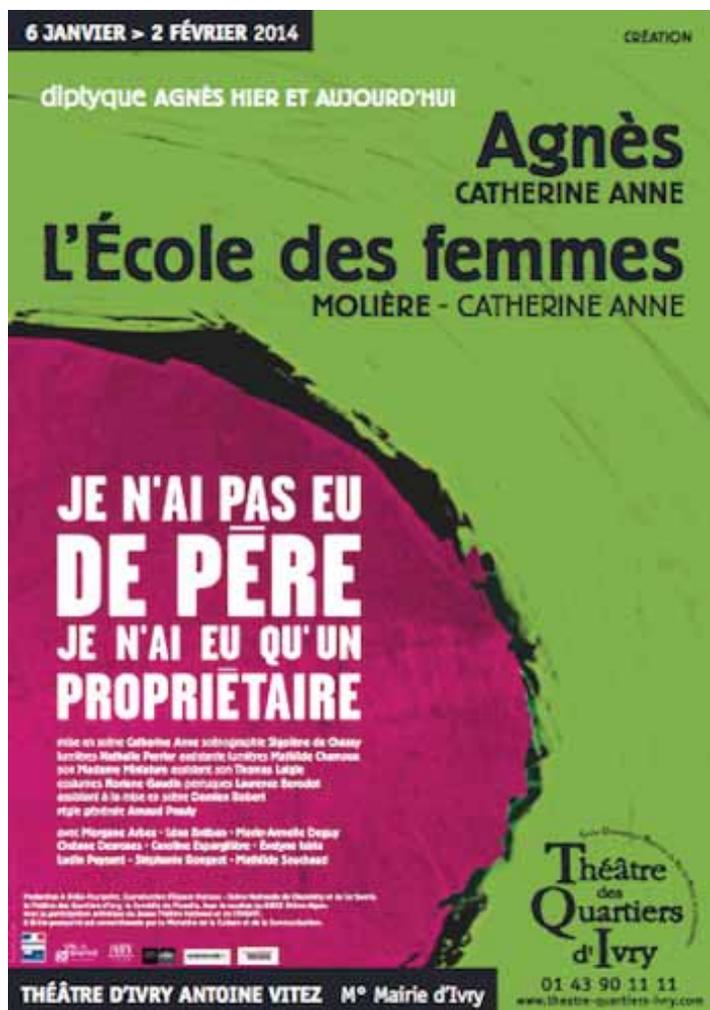
Jusqu'au 2 février.

Fousdethéâtre.com

Critiques, News et Billets d'humeur

08/01/2014

[Marie-Armelle Deguy : Arnolphe drolatique d'une "Ecole des Femmes" un brin pâlotte...](#)



Ivry encore...

Evouons aujourd'hui le second volet du diptyque imaginé par **Catherine Anne** pour sa troupe 100% féminine (lire notre article précédent). La comédienne-dramaturge-metteur en scène signe une version de "**L'École des Femmes**" appliquée mais inégale, en partie à cause d'une distribution qui dans les rôles masculins pensés par **Molière** peine davantage à convaincre que dans ceux d'"**Agnès**" (premier volet de la proposition). Exception faite de la merveilleuse **Marie-Armelle Deguy** dont l'Arnolphe à la de Funès vaut à lui seul le déplacement. Incroyable prestation, dans l'esprit du théâtre de tréteau, physique à souhait, inventive, teintée d'une réjouissante folie... Coup double, donc, pour cette actrice fascinante et trop discrète à nos yeux, campant avec maestria deux hommes monstrueux, en alternance un mois durant.



Quelques lignes pour rappeler l'intrigue, bien connue, illustrant et dénonçant l'insoutenable mainmise de l'homme sur la femme. Pupille d'Arnolphe, isolée du monde depuis son plus jeune âge, presque séquestrée, Agnès ignore tout de la vie et de l'amour. Jusqu'au jour où, sous ses fenêtres, passe le charmant Horace dont elle va s'éprendre, contrariant fortement le dessein d'Arnolphe qui entendait bien l'épouser et en faire une femme obéissante, fidèle (surtout ne pas être cocu !) et soumise. Mais ce dernier aura beau tout tenter pour conserver celle qu'il considère comme sa "propriété", y compris la violence, il n'empêchera pas l'amour de triompher...

La comédie se déroule autour d'un dispositif scénique qui ne nous séduit pas plus que pour "Agnès" (il s'agit du même, un bloc central rose fade grossièrement dessiné, aux ouvertures multiples, doté d'un escalier pour accéder à son sommet, offrant différents espaces de jeu, intérieurs ou extérieurs). Le rythme est bon. L'efficacité de chaque scène se voit à peu près conservée. Cela pourrait être plus drôle, plus créatif, moins sage, plus oppressant. Mais enfin on entend plutôt bien le texte de Jean-Baptiste Poquelin. Nous retiendrons surtout le célébrissime passage des maximes, pour le coup brillant, au cours duquel Arnolphe couvre Agnès de bandes de tissu et de voiles, l'emmure quasiment vivante, afin qu'on ne devine plus un centimètre carré de sa peau. Image choc. La demoiselle, se décomposant, effrayée, nous bouleverse.

Si du rôle d'Agnès, la talentueuse **Morgane Arbez** se sort plus qu'honorablement, elle frôle le contresens en début de spectacle, confondant presque naïveté et niaiserie, avant de se reprendre et retrouver la voie du personnage. De son côté **Caroline Espaglière**, Horace aux amusants airs d'ado, lutte pour nous faire oublier la femme qu'elle est, tout comme **Léna Bréban** en Chrysalde. Timbres trop aigus, gestes trop délicats, maniérés, pas assez brutaux... **Evelyne Istria** s'en sort mieux en incarnant Alain, le domestique bourru.

Parce qu'il faut absolument découvrir le travail de Marie-Armelle Deguy, il conviendra de se rendre au **Théâtre des Quartiers d'Ivry** avant le **2 février**.

hottellotheatre.

Diptyque Agnès hier et aujourd'hui – Agnès de Catherine Anne, L'École des femmes de Molière, mise en scène de Catherine Anne

L'École des femmes (1662) de Molière a trois cent cinquante ans, et *Agnès* (1994) de Catherine Anne a vingt ans, deux pièces que l'auteure astucieuse d'aujourd'hui choisit de mettre en regard, à travers une interprétation scénique exclusivement féminine.

Certes, l'une et l'autre intrigue n'ont rien en commun pour ce qui est de l'époque et du cadre sociologique. M. de La Souche, appelé communément Arnolphe, aimerait passer du statut de bourgeois à celui de gentilhomme ; le père d'Agnès assume de son côté son statut de travailleur indépendant, commerce et comptabilité.

Intimement et moralement, le XVII^e é, vu par Molière, met en avant la suprématie du pouvoir magistral paternel tandis que la fin du XX^e é, via le regard de l'auteure d'*Agnès*, a vécu les prémises et l'amorce d'une véritable émancipation féminine, quant au pouvoir des hommes en général, et celui du père en particulier.

Ce qui rapproche irrévocablement les deux œuvres de théâtre, c'est la posture paternelle abusive face à la très jeune fille, à l'intérieur du microcosme familial : la fille adoptée pour l'Arnolphe moliéresque et la fille aînée pour le père d'*Agnès*. Par-delà les générations, dans le déni des mères rivées à leur foyer, les pères s'approprient leur propre fille, comme compagne et partenaire de sexe.

Cette usurpation brute des rôles symboliques apparaît en filigrane dans la comédie de Molière puisque le barbon qui voulait épouser son orpheline ne parvient pas à ses fins ; il se heurte en échange, à la suprématie du jeu du désir chez sa protégée et son jeune amant, comme à la sagesse des autres pères plus dignes. Dans la pièce contemporaine à connotation tragique mais qui finit bien, la situation réaliste d'Agnès dans la violence et la brutalité physique est appréhendée plus concrètement : la petite fille de douze ans est violée régulièrement par le père incestueux.

Elles sont trois comédiennes à interpréter les âges différents de la victime – Morgane Arbez, Caroline Espargilière et Mathilde Souchaud – pour la mise en lumière des états d'âme douloureux de la fillette à l'adolescente et à l'adulte mature devenue avocate, entre humiliation et oppression. La jeune fille raconte à ses amis garçons qu'elle n'était que « la fille de joie » ou « la pute » de son père, une identité faussée dont elle souhaite s'affranchir pour éprouver enfin son être authentique révéler.

Autour d'un castelet de bois avec escalier et terrasse élevée, un rez-de-chaussée qui laisse apparaître une pièce d'appartement avec sa fenêtre guillotine et une porte tambour que traversent tous les personnages dans des allers et retours incessants, des déplacements et une mobilité intense, rien ne se passe finalement et ne se laisse découvrir : les horreurs s'accomplissent dans l'ombre ou à l'extérieur, à l'insu de tous.

Le public enrôle le costume du témoin impuissant qui constate l'inacceptable et tente de comprendre. Toutes les comédiennes sans exception – dont Évelyne Istria – jouent avec une belle évidence les complexités de l'existence et se coulent dans les rôles masculins avec modestie et bravoure. Quant à Marie-Armelle Deguy, elle est l'astre noir autour duquel les autres protagonistes tournent, qu'elle soit le père dans *Agnès* ou bien Arnolphe dans *L'École des femmes*, elle rafle la mise, sûre de son geste d'engagement et de la cause féminine qu'elle défend. En même temps, très féminine et masculine, elle met à bas les préjugés sur lois approximatives du genre.

Un spectacle d'aujourd'hui en résonance extrême avec tous les temps.

Véronique Hotte

Date : 07/01/2014

Auteur : -

Des Agnès et des hommes

Catherine Anne met en scène un diptyque : sa pièce Agnès, face à L'École des femmes de Molière. Une femme enfermée par un promis jaloux, l'autre prisonnière d'un père incestueux. Deux pièces présentées par le **Théâtre des quartiers d'Ivry** et programmées au Théâtre Antoine Vitez jusqu'au 2 février.



© H. Bellamy

«*Dans ces deux textes, il est question d'amour, de désir, d'affection, de passion, de pouvoir et de face à face masculin/féminin*», souligne Catherine Anne, qui crée le diptyque Agnès hier et aujourd'hui au **Théâtre des quartiers d'Ivry**. Deux pièces dans un même décor, avec les mêmes neuf comédiennes. Des femmes, seulement des femmes, pour jouer tous les rôles et «s'éloigner du naturalisme afin de donner une lumière forte sur les textes», indique la metteuse en scène. Des textes abordant des sujets graves: viol, inceste, adultère...

Joyau du répertoire, la comédie de Molière, L'École des femmes, met en scène Agnès, pupille d'Arnolphe, qui l'a volontairement élevée recluse et dans l'ignorance afin d'en faire son épouse le

Évaluation du site

Le site internet de la ville d'Ivry-sur-Seine présente la commune ainsi que son actualité.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 6

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

temps venu. En résonnance, quatre siècles plus tard, Agnès, dans la pièce éponyme de Catherine Anne, est une avocate hantée par les abus sexuels subis enfant. Violée par son père, elle s'est tue et vit, depuis, prisonnière de cette enfance martyre dont elle ne peut se défaire.

La comédie dialogue avec le drame, le 17^e siècle avec notre temps. Catherine Anne se pose ici la question du droit *«que peut s'octroyer le masculin en voulant imposer au féminin son chemin de vie et comment le féminin peut se libérer de la loi d'un masculin tout puissant»*. Au fil des textes, des paroles étouffées, qui se délivreront, de manière différente pour chacune... Agnès de l'époque en aimant son amant, Agnès d'aujourd'hui en verbalisant son lourd passé.

Sur le plateau, les comédiennes évoluent dans un décor sobre, assez abstrait pour accueillir les deux pièces dans leurs temps respectifs. Ainsi en regard, ces œuvres interrogent sur le rôle assigné aux femmes et aux jeunes filles, dans la famille et dans la société, sur les abus de pouvoir dans les rapports entre sexes, sur le droit de la femme à disposer de son corps... Les relations homme/femme n'ont pas fini de brûler les planches.

Laëtitia Di Stefano

Dptyque «Agnès hier et aujourd'hui»*L'Ecole des femmes* de Molière et *Agnès* de Catherine Anne.
Jusqu'au 2 février au théâtre Antoine Vitez: 1 rue Simon Dereure.
Réservations au **Théâtre des quartiers d'Ivry** : 01 43 90 11 11.

KOURAN d'ART

Agnès de et mis en scène par Catherine Anne au Théâtre des Quartiers d'Ivry par Irène Sadowska Guillon

Posté par [angelique lagarde](#) le 14 janvier 2014



Agnès © Bellamy

Les captives

En sous-titrant *Agnès* « Je n'ai pas eu de père, je n'ai eu qu'un propriétaire », Catherine Anne inscrit d'emblée la thématique de l'inceste dans celle du rapport homme femme dans notre société d'aujourd'hui, dominée toujours par les hommes. En relevant les similitudes entre les situations de son Agnès et de celle de l'héroïne de *l'École des Femmes* de Molière elle met sa pièce dans une perspective historique, crée une distance et multiplie les points de vue. Les deux Agnès subissent l'enfermement et le pouvoir absolu du père, de l'homme tout-puissant. Pourtant trois siècles et demi les séparent. L'ordre patriarcal a la vie longue. Comment sortir de la captivité, se libérer de l'emprise de la loi du père, rompre le silence, retrouver la parole, reconstruire sa vie, retrouver l'estime de soi, autant de questions que Catherine Anne aborde dans *Agnès*, sans détours. Un spectacle saisissant et bouleversant.

La lecture du témoignage d'une jeune femme, victime d'inceste durant son enfance, inspire à Catherine Anne *Agnès*, écrite en 1993 et mise en scène en 1994. Vingt ans après ; elle remonte *Agnès* en diptyque avec *l'École des Femmes* de Molière en intitulant ce diptyque *Agnès hier et aujourd'hui*. Il y a en effet une proximité entre les situations d'Agnès, victime d'un viol incestueux par son père, de Catherine Anne et la situation de celle de Molière, victime du désir incestueux de son tuteur, qui la séquestre pour l'épouser contre sa volonté.

Dans *Agnès*, le microcosme familial unie les femmes de trois générations : Agnès, sa sœur, sa mère et sa grand-mère paternelle, vivent, tyrannisées par le père violent, despote, qui s'arroge tous les droits sur elles. Cet univers

d'enfermement, de captivité, d'oppression, de viol incestueux par son père qu'Agnès subit à 12 ans et endure plusieurs années, est constamment mis en tension avec son environnement social.

La honte, la peur, la violence de l'homme qui use de son pouvoir et de son autorité paternelle, isolent de plus en plus ces femmes et dressent un mur de silence entre ce cocon familial et l'extérieur. Agnès enchaînée à sa souffrance, à sa honte, partagée entre la haine, l'affection et le devoir d'obéissance à l'égard de son père, empêchée de parler, tente en vain quelques appels au secours auprès de sa tante. D'autres restent impuissants, comme le jeune employé du pressing, contraint à se taire par sa patronne qui ne veut rien savoir, tout comme la gynécologue. La tentative du père d'abuser de sa jeune sœur Françoise qui refuse d'obéir et de se soumettre à l'ordre du père déclenche la révolte d'Agnès, l'aveu difficile et l'accusation de son père. Elle devra affronter le traumatisme du déni de l'inceste par le père, l'opinion publique prompt à accuser la femme et sa propre mémoire la ramenant sans cesse au cauchemar vécu.

Catherine Anne aborde le cas d'Agnès à travers des fragments de trois périodes de sa vie traitées de façon achronologique, depuis le regard d'Agnès adulte, jeune avocate, prisonnière de sa mémoire traumatisée et enchaînée à Agnès de 12 ans violée par son père et adolescente endurent, réduite au silence, son martyre. Un chemin vers la délivrance par la prise de la parole et l'écoute d'un homme qui l'aime. Parviendra-t-elle à s'en délivrer vraiment, à reconstruire sa vie ? Le choix de faire jouer *Agnès* et *l'École des Femmes* dans la même distribution exclusivement féminine et dans un dispositif unique, poétique, non réaliste, qui évoque, suggère, stimule l'imaginaire, permet de mettre en miroir les deux pièces et en même temps, de sortir des clichés des genres et des clichés sur le féminin et le masculin.

Le dispositif scénique de Sigolène de Chassy est conçu comme un lieu fermé soumis à l'ordre patriarcal, une sorte de forteresse surmontée d'une terrasse, surplombant l'espace vide. Troué, à gauche par une grande porte à guillotine qui en montant et descendant cache totalement ou en partie l'intérieur, amplifiant par ce mouvement tranchant le climat de violence, et à droite par une porte tournante, elle aussi occultant plus qu'ouvrant sur l'intérieur, ce dispositif permet des passages rapides entre le dedans et le dehors. Les costumes et des chansons chantées par les personnages font référence aux années 1970, marquées paradoxalement par le mouvement de libération des femmes, la loi sur l'avortement, etc... Dans ce contexte, la situation d'Agnès paraît plus encore intolérable. Trois comédiennes différentes jouant Agnès : Mathilde Souchaud, celle de 12 ans, Morgane Arbez, adolescente et Caroline Espargilière, Agnès adulte, créent un personnage désintégré et en même temps replié sur le fait traumatique de son enfance.

La plupart des comédiennes jouent plusieurs personnages ce qui à la fois crée une distance et leur confère un caractère emblématique de figures sociales. Toutes sont justes dans un jeu non naturaliste, non psychologique et en même temps incarné. Mais on admire particulièrement Marie-Armelle Deguy dans le rôle du père et le jeu en nuances de la sublime Evelyne Istria en grand-mère et patronne du pressing. Catherine Anne imprime à sa mise en scène un rythme rapide, les séquences s'enchaînent instantanément, s'imbriquant souvent les unes dans les autres. Pas de pathétique, on ne cherche pas à susciter l'émotion, ni la compassion, la violence suggérée et pas représentée semble d'autant plus menaçante, terrifiante. **Un spectacle extrêmement fort, qui met à mal nos bonnes consciences, brise nos tabous, rompt le silence sur les secrets enfouis que notre société refoule toujours.**

Irène Sadowska Guillon

LES SPECTACLES EN ÎLE-DE-FRANCE

Agnès hier et aujourd'hui

Catherine Anne met en parallèle deux œuvres qui interrogent la condition féminine telle qu'elle est déterminée par la domination masculine. *Agnes*, pièce de la metteuse en scène, se conçoit comme un espace de libération par la parole d'une jeune femme, victime incestueuse de son père, *L'École des femmes* de Molière montre comment Agnes échappe à un mariage forcé avec celui qui l'a élevée et découvre l'amour auprès du jeune et bel Horace. La distribution est entièrement féminine, afin de favoriser une prise de distance, tout en interrogeant le rôle du corps et son apprivoisement dans la construction de son rapport avec la séduction. Une approche nouvelle et éclairante de la célèbre pièce de Molière.

Du 6 janvier au 2 février 2014

Théâtre d'Ivry Antoine-Vitez

1 rue Simon-Dereure

94200 Ivry-sur-Seine

Réservations : 01 43 90 11 11

www.theatre-quartiers-ivry.com



Agnès hier et aujourd'hui

écrit par Laura Madar • Jeudi 23 janvier 2014 •

***Catherine Anne* redécouvre avec ce diptyque entièrement féminin, deux *Agnès* venues de deux époques différentes portant un seul et unique message.**

Catherine Anne, accompagnée de ses neuf comédiennes qui joueront également les rôles masculins, nous propose de découvrir deux formes différentes de la figure emblématique d'*Agnès*, l'allégorie de la pureté de la femme. Le thème est clair, il s'agit du rôle des jeunes filles et des femmes dans la société, et de l'abus de pouvoir dans les rapports entre les sexes.



On commence d'abord par *Agnès* d'aujourd'hui, *Agnès* qu'on ne connaît pas encore, la *Agnès* de son papa. *Catherine Anne*, avec cette pièce qui date de vingt ans, revisite la fameuse *Ecole des Femmes* de *Molière*, façon moderne et dramatique. Non, nous n'allons pas bien rire devant cette *Agnès* là. Cette *Agnès* qui, à douze ans, perd toute la pureté d'une petite fille, abusée par son père. La pièce commence sombre, inquiétante. Il s'agit d'un texte et d'une histoire durs, voire maladroits. La boule dans la gorge monte rapidement, et pourtant on ne peut s'empêcher de se dire que ça existe, toujours, et que ça a toujours existé. *Agnès* propose un regard différent de celui de *L'école des Femmes*, sur la condition des femmes dans la société d'il y a vingt ans. Mais cette situation est toujours criante de vérité aujourd'hui et l'était tout autant au temps de *Molière*. Tout cela ne laisse pas beaucoup d'espoir à notre société de chiens, et pourtant ... Si, *Agnès* reprend espoir en la vie, en l'avenir. Grâce à la parole, qui se trouve au cœur de la liberté.



La mise en scène donne plusieurs voix à une même *Agnès*. Petite fille de douze ans, puis adolescente renfermée qui doit connaître la fausse couche beaucoup trop tôt, et enfin jeune femme avocate sûre d'elle, ou presque. Ces trois visages sont omniprésents durant la pièce, en tant que personnage mais également en tant que simple voix off, voix dans la tête, âmes sur l'escalier de cette édifice qui est seul au milieu de ce chaos d'horreur. Et c'est grâce à l'union de ces trois voix qu'*Agnès* va s'en sortir, va rencontrer un homme en qui elle peut avoir confiance, à qui elle peut parler, et qui accepte l'inacceptable.

«Je n'ai pas eu de père, je n'ai eu qu'un propriétaire.»

Et puis on passe à *Agnès* d'hier, *Agnès* que l'on connaît, *Agnès* d'*Arnolphe*. Et on retrouve notre sourire. Mais on entend toujours la petite voix d'*Agnès* d'aujourd'hui qui nous dit que finalement tout ça, c'est la même chose. Un texte si drôle, que l'on connaît tous, dans la bouche de neuf comédiennes incroyables, qui viennent de porter *Agnès* de façon tout aussi magistrale, ce n'est pas anodin. On rit, notamment en voyant la gestuelle de certaines pour trouver leur part masculine, ou les costumes sur les silhouettes d'époques avec des tissus, couleurs et motifs modernes. Mais le parallèle est évident, et la nouvelle compréhension du texte est inévitablement puissante.



La mise en scène est toujours la même, cet édifice biscornu au milieu d'un grand vide. Et deux petits arbres. Mais cette maison étrange sert parfaitement les différents points de vue qu'offrent ces textes. Un toit surplombant le tout, occupé par l'espoir. La porte tambour, qui bat et bat encore, utilisée pour sortir, rentrer, oublier, se rappeler, observer, souffrir... Et cette guillotine coulissante, qui passe et repasse, s'arrête et continue, cache et montre. Tout est visible mais tout est secret.

Catherine Anne prouve ici qu'il est possible de parler de sujets douloureux, polémiques et universels en les traitant de manière diamétralement opposés. La comédie et le drame sont ici aussi efficaces, et encore plus lorsqu'ils sont traités ensemble.

Agnès

De Catherine Anne

Mise en scène Catherine Anne

6, 9, 11, 12, 15, 17, 19, 21, 23, 25, 26, 29, 31 janvier et 2 février

L'école des Femmes

De Molière

Mise en scène Catherine Anne

7, 10, 12, 14, 16, 18, 19, 22, 24, 26, 28, 30 janvier, 1er et 2 février

Intégrale

Dimanches 12, 19, 26 janvier et 2 février

Actuellement au Théâtre des Quartiers d'Ivry

1 rue Simon Dereure, 94200 Ivry-sur-Seine

01 43 90 11 11

4 au 8 février 2014 > ESPACE MALRAUX – Scène nationale de Chambéry et de la Savoie

11 au 15 février 2014 > LA COMEDIE DE PICARDIE – Amiens

20 et 21 février 2014 > LE RAYON VERT – Saint Valery en Caux

Théâtre - Critique

Agnès

Catherine Anne aborde la question du viol incestueux dans un texte puissant et dérangeant.



Agnès, à trois âges de sa vie. Crédit photo : Bellamy

« Elle a douze ans, pas de flirt, très sérieuse, bonne en maths, bosseuse, elle veut s'en sortir, éclater la coque, ne pas subir ainsi comme eux toujours. » Elle, c'est Agnès, enfant sans histoire qui grandit dans une tour plantée quelque part au tournant des années 70. Une gamine qui croque la vie avec bon appétit, lutte pour tracer son avenir au loin de la misère des banlieues, jusqu'à cette nuit où son père l'entraîne dans la salle de bain... Depuis, elle subit ses assauts jaloux et étouffe son calvaire sous le plomb d'une coupable honte. Rien à faire, les mots restent coincés. Ils crient pourtant, à lui déchirer la tête, à lui lacérer les chairs. Viol, inceste. Rien à faire, les mots se taisent. Tout comme les voisins d'ailleurs, surtout soucieux de ne pas se mêler des affaires « privées » des autres. Même sa mère n'y voit rien, écrasée qu'elle est par le souci quotidien, la peur diffuse et surtout le schéma phallocrate. Résignée, elle aussi, à subir la domination masculine.

Sans pathos

Catherine Anne composa *Agnès* voici vingt ans, dans l'élan d'un drôle de hasard qui lui fit connaître le témoignage d'une jeune femme victime d'inceste puis assister à une représentation de *L'Ecole des femmes* de Molière. « J'avais été frappée par la proximité des situations et par la différence des éclairages, se souvient-elle. Dans ces deux textes, il est question d'amour, de désir, d'affection, de passion, de pouvoir et de face-à-face masculin/féminin. ». Elle présente aujourd'hui les deux pièces en alternance avec une troupe exclusivement féminine. Il n'est pas sûr que la metteuse en scène serve au mieux l'auteure. Son texte garde pourtant toute sa puissance de déflagration et cogne avec justes coups le mur du silence, lâchement dressé par les complicités passives et les inconsciences tranquilles. Elle aborde ce douloureux problème de société sans pathos ni fioriture, par la force des situations, où Agnès apparaît tour à tour enfant, adolescente et jeune femme. La mise en scène en revanche paraît fort datée. Non à cause des costumes taillés dans les années 70, mais plutôt par le jeu, qui force souvent le trait, et la scénographie, bricolée sans esthétique. Reste la parole d'Agnès, troublante, qui dit cette blessure à jamais fichée dans l'être.

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

La Terrasse

N°216 - 8 janvier 2014

Théâtre des Quartiers d'Ivry / de Catherine Anne et de Molière / mes Catherine Anne

Agnès hier et aujourd'hui

Publié le 19 décembre 2013 - N° 216

Agnès de Catherine Anne. *L'École des femmes* de Molière. L'ancienne directrice du Théâtre de l'Est Parisien met en scène un diptyque sur la question du désir incestueux. Deux propositions créées « avec une troupe unique et dans une scénographie commune ».



L'auteure et metteuse en scène Catherine Anne. Crédit photo : DR

Qu'est-ce qui lie le personnage central de votre pièce, au personnage d'Agnès, de la pièce de Molière ?

Catherine Anne : Agnès, dans ma pièce, est comme le personnage d'Agnès chez Molière : entièrement dépendante du pouvoir d'un homme-père. Ce père, dont elle dépend affectivement et matériellement, éprouve pour elle un désir sexuel et décide de se l'approprier, d'en faire sa femme. Les deux Agnès sont sous l'emprise d'un homme-père et d'un tuteur qui veulent tous deux posséder leur corps, prendre leur virginité.

Quel rôle la pièce de Molière a-t-elle joué dans l'écriture d'Agnès ?

C. A. : C'est la représentation d'une mise en scène de *L'Ecole des femmes*, juste après la lecture d'un témoignage sur une situation incestueuse subie pendant l'adolescence, qui m'a autorisée et encouragée en 1994 à oser écrire sur un sujet tabou. Constatant que Molière avait écrit sur le désir incestueux d'Arnolphe et sur la révolte d'Agnès dans le contexte du XVII^e siècle, je me suis sentie libre de le faire d'un autre point de vue.

Pour quelle raison avez-vous choisi, aujourd'hui, de mettre en miroir ces deux pièces ?

C. A. : C'est une aventure théâtrale hors-norme : la mise en scène de ces deux œuvres avec une troupe unique et dans une scénographie commune. Mon désir est de faire apparaître les résonances et les divergences en confrontant ces deux écritures : la comédie classique écrite par Molière et ma pièce, créée il y a tout juste 20 ans, largement jouée dans ma première mise en scène et, depuis, traduite et représentée dans plusieurs régions du monde, une sorte de classique contemporain en cinq actes...

Quelles sont les questions essentielles que vise à éclairer ce diptyque ?

C. A. : L'emprise qui peut s'exercer sur la jeune fille et son corps par le pouvoir masculin... Le rapport entre liberté et amour... Et la possible conscience et prise de parole de toutes les Agnès du monde... À toute époque, dans tout pays !

Pourquoi avoir pris le parti de confier tous les rôles de ces pièces à des femmes ?

C. A. : Jouer est toujours une construction à partir de ce que l'on est. Le sexe (ou le genre) est seulement l'une des caractéristiques d'un personnage. En confiant tous les rôles à neuf comédiennes, je rends possible la circulation entre les deux pièces et propose un certain éclairage. Il y a bien sûr, aussi, un pari excitant dans cette distribution ! Nous travaillons les rôles en creusant théâtralement la question du corps et de l'identité dans les relations entre hommes et femmes. Il est question d'amour, avec violence. Neuf comédiennes aussi différentes et talentueuses que celles réunies pour ces deux spectacles sont à même de jouer un théâtre universel, avec toute la palette des personnages. Dans des pièces traitant des violences faites aux corps féminins, cette présence d'actrices me touche. Et puis, c'est jubilatoire d'entendre ces comédiennes magnifiques déclarer : « *Du côté de la barbe est la toute puissance* » ou « *La femme est en effet le potage de l'homme* »... Vous ne trouvez pas ?

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

Lundi 13 janvier 2014

[Agnès hier et aujourd'hui \(« l'École des femmes » de Molière et « Agnès » de Catherine Anne \(critique\), T.Q.I. à Ivry-sur-Seine](#)

Mon père, ce salaud

Par Laura Plas

Les Trois Coups.com

Catherine Anne met en scène avec la même distribution et la même scénographie « l'École des femmes » et sa pièce, « Agnès ». Ce diptyque sur les relations douloureuses et incestueuses entre une enfant, Agnès et son père (ou tuteur) ne manque pas d'audace, mais la metteuse en scène semble bien plus à l'aise avec son œuvre qu'avec celle de Molière.

« Agnès » | © Bellamy

Voyant une enfant de quatre ans, un homme mûr s'en éprend. Il l'arrache alors au monde et la tient prisonnière des années durant afin d'en faire son épouse. Cet homme pourrait être le père de la malheureuse orpheline ; il n'est que son tuteur. Il pourrait parvenir à ses fins, mais tout finit bien. Car nous sommes dans une des plus belles comédies de Molière : *l'École des femmes*. Mais si Agnès avait dû faire face à un père abusif ? Si l'enfant n'échappait pas aux griffes de cet homme des jours et des années durant ? C'est l'horreur que laissent entrepercevoir certaines mises en scène, comme celle de [Philippe Adrien](#) cette année. C'est l'histoire qu'écrivit il y a vingt ans Catherine Anne avant de la mettre en scène aujourd'hui en regard justement de la pièce de Molière.

Agnès hier et aujourd'hui est bien un diptyque. Car si les intrigues comme les personnages diffèrent, le jeu d'écho entre les deux pièces est d'autant plus évident que l'on retrouve la même scénographie (une sorte de château fort qui emmure Agnès vivante) et la même distribution. Morgane Arbez et Marie-Armelle Deguy

forment même dans les deux opus le couple incestueux, et ceci pour notre plus grand plaisir.

Marie-Armelle Deguy compose en effet un père épouvantablement crédible : homme noyé, fou de sa fille et provoquant sa descente aux enfers. Quant à Morgane Arbez, elle s'impose surtout dans *l'École des femmes* par sa naïveté et son air d'enfance. Le parti pris très fort (mais surtout pertinent dans *Agnès*) de faire incarner la domination masculine par des femmes renforce encore la cohérence entre les pièces.

Un si long chemin... vers la résilience

La comédie rehausse la noirceur du drame, elle semble d'autant plus enjouée que l'on sort du cauchemar d'*Agnès*. Cependant, le diptyque invite inéluctablement à la comparaison. Ici Molière, là un texte qui a une grande qualité poétique (dans les passages choraux en particulier), des fulgurances même, mais aussi des longueurs. On s'ennuie un peu sur la fin quand la pièce retrace le si long chemin que doit parcourir Agnès vers la résilience. Ajoutons que si le dénouement imaginé par Molière sent l'artifice avec son « pater ex machina » *, du moins nous évite-t-il les clichés liés à l'évocation de l'idylle avec un gentil avocat dans une maison de bord de mer.

En revanche, *Agnès* s'impose quand il s'agit de juger la mise en scène, le jeu et la direction d'acteurs. Catherine Anne parvient à mettre en lumière les méandres de son texte, ses nuances, avec une grande palette de moyens : la lumière, l'emploi subtil de la belle bande-son (travail admirable dans les deux pièces de Madame Miniature). Elle emploie toutes les ressources de la belle scénographie de Sigolène de Chassy orchestrant des apparitions et disparitions spectrales. La scène inaugurale est particulièrement saisissante. Les figures masculines sont nuancées et parfaitement interprétées. Chapeau sur ce point à Océane Desroses ! Le choix de donner à Agnès trois visages de comédienne nous révèle par ailleurs une Agnès en morceaux et pleine de contradictions.

On est d'autant plus triste de ne pas retrouver cette qualité dans *l'École des femmes*. Là, les hommes semblent en effet être tous des imbéciles. On nous les dépeint urinant contre les arbres, buvant, faisant des plaisanteries, pleins de forfanterie. En outre, ni le notaire ni les serviteurs ne sont drôles. On a l'impression en définitive que les comédiennes se sentent perdues et trouvent des appuis de jeu artificiels : aspersion, jeu avec un bâton, manteau jeté, étouffements... Cela sent l'huile de coude et le surjeu.

Voilà donc un travail intéressant aux partis pris hardis, mais un peu lourds à porter pour certaines comédiennes et pas toujours convaincants. Allez plutôt voir *Agnès* ! ¶

Laura Plas

* Les pères d'Horace et d'Agnès surgissent comme par miracle pour sauver les jeunes gens.



AGNÈS

[Théâtre d'Ivry Antoine Vitez](#)

1 rue Simon Dereure
94200 Ivry
01 43 90 11 11

Les 6, 9, 11, 15, 17, 21, 23, 25, 29, 31 janvier à 20h (sauf les jeudis à 19h)

Les dimanches 19 et 26 janvier et 2 février à 15h

Merci de cliquer sur J'aime



1 667 personnes aiment ça.

Mis en ligne le 14 janvier 2014



Quand le théâtre s'empare du vif.

La pièce traite d'un sujet jamais nommé sinon par « ça ».

« Ça » c'est l'innommable, aussi bien pour les victimes que pour les témoins qui ne veulent pas voir ça, et aussi pour le coupable qui refusera toujours d'admettre qu'il l'a commis.

C'est un viol qui incendie cette histoire et tous ses personnages comme un brasier dévorant, c'est l'inceste d'un père contre sa fille, ça.

La trame est tirée d'un fait divers qui eu lieu dans les années 90. Catherine Anne s'en est inspirée. Sujet brûlant qu'elle raconte du point de vue de la victime prise à trois âges différents, 12, 16 et 30 ans, comme pour multiplier les bouches qui ne peuvent parler.

Une distribution féminine

Tous les rôles sont joués par des comédiennes. Un choix qui n'est pas innocent et qui prend toute sa valeur quand il crée une distance nécessaire avec le réalisme. Un choix qui apporte également du sens, principalement pour le rôle du père incestueux magnifiquement donné par Marie-Armelle Deguy d'une force incroyable. Voici donc le père, d'une corpulence fluette, la voix à peine virile, qui ne ferait pas peur à une mouche : mais son pouvoir est ailleurs.

C'est la mécanique de domination de cet homme chétif qui éclate ainsi. Le pouvoir et la loi du silence qu'il impose chez lui ne se fait pas par la force mais par la violence mentale : la menace, le chantage, l'apitoiement, la peur, tout est bon pour obtenir ce qu'il veut.

Grâce à ce subterfuge, le rôle joué par une actrice devient encore plus violent et cru sans jamais tomber dans le vulgaire, le glauque, le nauséux.

Trois générations de femmes sous domination

Au centre du plateau, une sorte de monolithe à deux étages représente l'habitation. Un cube biseauté vaguement phallique. Lieu d'enfermement, domaine privé où s'exerce toute l'autorité du père.

Dans cet appartement vivent la mère du despote, sa femme et ses filles : trois générations sous l'emprise du père, l'emprise de cette haine qu'il semble porter en permanence. Trois générations de femmes terrorisées, mais surtout aliénées, rendues aveugles par les mensonges et les menaces de cet homme.

Car le drame de « ça » est rendu possible par cet aveuglement : le monde entier qui se voile la face pour ne pas voir, pour ne pas soupçonner l'immonde, ne pas assister à la destruction de l'enfance. Comment alors l'enfant peut-il clamer la vérité quand le monde entier décide d'être sourd ?

Une mise en scène et une construction inspirée

Presque aucun préambule au drame, pas une construction chronologique car comment mettre en ordre un chaos ? Les scènes surgissent aussi bien du passé, que du présent, du futur, trois temps qui se répondent qui se cherchent qui se fuient de toutes parts comme un esprit hanté qui cherche une réponse qui n'existe pas. Pourtant l'espoir est toujours là, palpable, la vie, l'avenir possible. Nul apitoiement, nul sanglot, la mise en scène de Catherine Anne, âpre et violente, évite les écueils du pathétique. C'est à une lutte qu'elle appelle, une révolte. C'est une gifle qu'elle donne à la domination des hommes, une gifle qui fait du bien.

Et l'on suit années après années le chemin destructeur de cette Agnès bâillonnée, tourmentée, en perpétuel étouffement.

Quelques scènes disent et redisent la douleur, le cri, comme une litanie obsessionnelle, une répétition malade de la violence, le cauchemar récurrent. Comme si dire ne suffit pas à purger la souffrance. Comme s'il n'y avait pas de libération possible, ni de pardon.

Mais ces répétitions ralentissent la fin de la pièce. Elles apparaissent comme des développements variés sur un même thème, un peu comme des analyses psychologiques qui alourdissent, deviennent explicatives et émoussent la cruauté.

Pourquoi ne pas avoir arrêté la pièce sur la simple réplique de l'amoureux de l'Agnès de 30 ans devenue femme, devenue avocate, devenue : « Quelle femme étrange ! » dit-il au moment où il comprend l'attirance qu'il ressent pour elle. Tout l'espoir vibre dans ces quelques mots, un possible... On resterait ainsi sur cette vivifiante gifle que nous donne avec tant de générosité Catherine Anne et toute sa belle troupe de comédiennes toutes plus intenses les unes que les autres. Une manière de dire : réveillez-vous, réagissez, révoltez-vous.

Bruno Fourniers

Agnès

Texte et mise en scène Catherine Anne,

Avec

Morgane Arbez, Léna Bréban, Marie-Armelle Deguy, Océane Desroses, Caroline Espargilière, Évelyne Istria, Lucile Paysant, Stéphanie Rongeot, Mathilde Souchaud

Scénographie Sigolène de Chassy

Lumières Nathalie Perrier

Assistante lumières Mathilde Chamoux

Son Madame Miniature

Assistant son Thomas Laigle

Costumes Floriane Gaudin

Perruques Laurence Berodot – Mélanie Gerbeaux

Assistant à la mise en scène Damien Robert

Régie générale Arnaud Prauly



L'ÉCOLE DES FEMMES

[Théâtre d'Ivry Antoine Vitez](#)

1 rue Simon Dereure
94200 Ivry
01 43 90 11 11

Les 14, 16, 18, 22, 24, 28, 30 janvier et 1er février à 20 h sauf les
jeudis à 19h

Les dimanches 19, 26 janvier et 2 février à 18h

Merci de cliquer sur J'aime

 J'aime 1 667 personnes aiment ça.

Mis en ligne le 14 janvier 2014



Même système employé ici par Catherine Anne que dans la pièce qu'elle crée en diptyque « Agnès », jouée en alternance au Théâtre d'Ivry : uniquement des comédiennes pour interpréter tous les rôles et un décor unique représentant ici la maison où Arnolphe enferme Agnès depuis des années pour en faire son épouse conservée dans toute la pureté et la naïveté de l'enfance.

La trame démontrera que ses attentes seront déjouées. Car la pièce de Molière est une comédie, avec, comme il en a l'habitude, un personnage principal tellement excessif qu'il en devient grotesque.

Dans la mise en scène de Catherine pourtant, à travers la farce et sous le masque de ridicule d'Arnolphe obsédé par le cocuage, apparaît (grâce à l'interprétation extraordinaire de Marie-Armelle Deguy) le visage inquiétant de la folie despotique.

Oui, le personnage de Molière, raillé par tous de vouloir se prémunir de toute trahison féminine, poussant cette volonté jusqu'à, tel un Frankenstein, créer la femme qui jamais ne le tromperait, la couvant dans l'enfermement et l'inculture depuis l'âge de quatre ans pour qu'elle dépende totalement de lui, cet excentrique faiseur d'expériences qui finira trompé et moqué par toute la ville devient un vrai danger. Un fou concupiscent capable de tuer pour préserver son « bien ». Une sorte de malade avide de posséder âme et corps Agnès, surtout le corps, comme on possède un meuble ou un esclave.

Pourtant la comédie ne perd rien de sa fantaisie. Au contraire. La farce prend des allures corrosives, une critique de la folie masculine qui donne aux rires un délicieux goût d'amertume et d'intelligence.

Toutes les interprètes réalisent là un travail réjouissant. En costumes d'époque, celles qui tiennent des rôles masculins se régaleront à contraindre leurs corps aux attitudes masculines : démarches, gestes, postures, tout y est. Elles en donnent des interprétations un peu caricaturales qui renforcent l'aspect comique des personnages car elles ne cherchent pas le réalisme mais l'évocation. Parmi elles, Caroline Espargilière incarne un Horace (l'amoureux d'Agnès) plein d'une belle vitalité adolescente, Evelyne Istria en valet idiot est d'une stupéfiante justesse, Marie Armelle Deguy comme un histrion presque grandguignolesque...

On peut voir cette pièce les dimanches à la suite de « Agnès ». Une expérience intéressante qui aiguise encore plus le sens de la pièce.

Bruno Fourniers

L'école des femmes

Texte et mise en scène Catherine Anne,

Avec



L'École des femmes de Molière

Le féminin au masculin

By

Delphine Kilhoffer

Published: 21/01/2014 **Posted in:** Critiques



Jusqu'au 2 février 2014, [théâtre des Quartiers d'Ivry](#)

Lieu de représentations et de jeux, le théâtre offre un fabuleux outil pour poser la question du genre qui semble tant travailler notre société. La metteuse en scène Catherine Anne en propose un bel exemple avec cette version de *L'École des femmes* uniquement interprétée par des comédiennes. Un choix savoureux pour cette comédie de Molière qui brocarde le sexisme des mœurs de l'époque, où une épouse était considérée comme une extension de son mari.

La direction d'acteurs a la subtilité de ne pas utiliser comme un ressort comique le fait que des hommes soient joués par des femmes, mais bien d'en faire un code de jeu venant ajouter une dimension supplémentaire au texte. Grâce à des intentions claires et un travail bien ancré dans le corps, le procédé fonctionne parfaitement. Marie-Armelle Deguy compose un Arnolphe libidineux, ridicule, méchant par orgueil stupide, mais néanmoins touchant par sa sincérité. Dans un autre registre, Morgane Arbez est une Agnès à la candeur confondante qui négocie avec habileté le passage d'une bêtise imposée au réveil de l'intelligence grâce à la passion amoureuse.

Si, avec un sens maîtrisé du *timing*, Catherine Anne fait clairement le choix de la comédie, elle n'évite pas pour autant les aspects cruels de *L'École des femmes*. C'est lorsque Arnolphe met la main aux fesses des femmes qui l'entourent ou qu'il leur parle en posant négligemment sa main sur leur poitrine que la mise en abîme du jeu de genre donne son effet maximal. Le geste est posé avec le naturel de celui qui a l'habitude de voir sa volonté acceptée de tous et surtout de toutes – car quels autres choix ont les femmes ? Et là, cette simple main révèle une possessivité et un asservissement épouvantables. On saura aussi gré à Anne de l'image sur laquelle elle referme la représentation : au-delà du *happy ending* boosté au *deus ex machina*, les jeux de pouvoir persistent. L'amour l'emporte pour un couple, mais rien ne sert d'être dupe : la Femme reste à la merci de la mansuétude de l'Homme tout comme le pauvre du riche.

Molière est devenu un tel classique qu'on peut facilement oublier combien il était un auteur engagé (prêchant ici pour les avantages à savoir accepter le « cocuage »), un aspect que les choix de cette version soulignent et réactualisent. Le résultat est à la fois culotté et évident – chapeau bas.

Agnès, texte et mise en scène de Catherine Anne.

L'Ecole des Femmes, de Molière. Mise en scène de Catherine Anne.

Avec Morgane Arbez, Léna Bréban, Marie-Armelle Deguy, Océane Desroses, Caroline Espargilière, Evelyne Istria, Lucile Paysant, Stéphanie Rongeot, Mathilde Souchaud. TQI Antoine Vitez d'Ivry (94). Du 6 janvier au 2 février 2014.

Agnès et son petit chat qui est mort... Qui ne se souvient de cette ingénue désarmante, que les désirs libidineux de son barbon d'Arnolphe mènent à l'abattoir d'un mariage repoussant ? Et Agnès d'aujourd'hui, fillette violée par un père qui se targue d'un amour légitime. Ainsi mises en perspective, ces deux victimes interpellent universellement les voyeurs consentants du crime impardonnable de lèse-naïveté. Si Molière a recours au *deus ex machina* salvateur et confond le barbon, l'Agnès contemporaine aura bien du mal à émerger d'une jeunesse souillée, voire assassinée. Banalité de l'inceste, du viol conjugal, des corps qu'on pétrit sans vergogne, du despotisme consensuel.

Dans un dyptique saisissant, Catherine Anne tend le miroir des souillures irrémédiables qu'aucune avancée féministe ne semble devoir éviter. Et l'efficacité dramaturgique est d'autant plus patente que les deux pièces sont interprétées par les mêmes neuf actrices, dans des registres à la fois différents et si semblables. Etrangeté déstabilisante des genres ainsi entremêlés, du décor identique, de Marie-Armelle Deguy en père et barbon, aussi ambiguë que farcesque à la mode italienne, de Morgane Arbez, double Agnès fragile dans la souffrance à nu comme dans la niaiserie roublarde. Autour d'elles, la noria coutumière des cécités minables, des tièdes indignations, de ceux qui ne protestent que du bout des lèvres, jamais du fond du cœur. Autant dans une *Ecole des Femmes* rigoureusement servie, que Molière ne renierait sûrement pas, que dans la nausée en vagues de toutes les Agnès ignorées ou laissées-pour-compte de l'indifférence contemporaine, on n'échappe pas, même par le rire de *comedia dell'arte*, à l'enfer de l'évidence : Agnès serait-elle irrémédiablement coupable de son corps ? Et on sort de la salle obscure, après les salves d'applaudissements, avec le rire aux lèvres et le questionnement lucide et combatif sur ces atavismes révoltants. Un théâtre bien utile, oui vraiment.

T On aime un peu

L'originalité du projet de Catherine Anne (auteure et metteuse en scène) tient au désir de faire jouer en diptyque et en alternance les deux pièces, *L'Ecole des femmes* (1662) et *Agnès* (1994), cette dernière étant inspirée par le personnage d'Agnès chez Molière. Tous les rôles sont tenus par des comédiennes. Nous avons vu uniquement la seconde pièce. Catherine Anne y évoque le chemin douloureux d'une jeune femme victime d'inceste depuis l'enfance. La pièce est émouvante et courageuse mais un peu simple et naturaliste. La deuxième partie sur l'errance du personnage durant l'adolescence est caricaturale et interminable. Certes, faire jouer les rôles masculins par des femmes impose une distance, mais il engendre aussi chez certaines comédiennes un surjeu très factice. Et, finalement, pour dire quoi ?

Sylviane Bernard-Gresh

Théâtre du blog

Diptyque Agnès hier et aujourd'hui

Diptyque Agnès hier et aujourd'hui: *Agnès* de Catherine Anne, *L'École des femmes* de Molière, mise en scène de Catherine Anne.



L'École des femmes (1662) a donc trois cent cinquante ans, et *Agnès* (1994) de Catherine Anne en a vingt, et l'auteure d'aujourd'hui choisit de les mettre en regard, avec une interprétation scénique exclusivement féminine. Certes, l'une et l'autre intrigues n'ont rien en commun, quant à l'époque et au cadre sociologique.

M. de La Souche, appelé communément Arnolphe, aimerait passer du statut de bourgeois à celui de gentilhomme ; le père d'Agnès assume son statut de travailleur indépendant, commerce et comptabilité. Intimement et moralement, le XVII^{ème}, vu par Molière, met en avant la suprématie du pouvoir magistral paternel, tandis que la fin du XX^{ème}, via le regard de Catherine Anne, a vécu les prémisses et l'amorce d'une véritable émancipation féminine, quant au pouvoir des hommes en général, et celui du père en particulier.

Ce qui rapproche les deux œuvres de théâtre, c'est la posture paternelle abusive face à la très jeune fille, à l'intérieur du microcosme familial : la fille

adoptée pour l'Arnolphe de Molière et la fille aînée pour le père d'*Agnès*. Par-delà les générations, c'est un déni des mères rivées à leur foyer, et les pères s'approprient leur propre fille, comme compagne et partenaire de sexe.

Cette usurpation brute des rôles symboliques apparaît en filigrane dans la comédie de Molière, puisque le barbon qui veut épouser son orpheline adoptée, ne parvient pas à ses fins. Il se heurte en effet, à la suprématie du jeu du désir chez Agnès et son jeune amoureux, et à la sagesse des autres pères plus dignes.

Dans la pièce contemporaine à connotation tragique mais qui finit bien, la situation réaliste d'Agnès- violence et brutalité physique - est appréhendée de façon plus concrète : la petite fille de douze ans est violée régulièrement par son père. Avec Morgane Arbez, Caroline Espargilière et Mathilde Souchaud qui interprètent la victime à des âges différents et mettent en lumière les états d'âme douloureux de la fillette, puis de l'adolescente et enfin de l'adulte devenue avocate, entre humiliation et oppression.

La jeune fille raconte à ses amis garçons qu'elle n'était que la fille de joie ou la pute de son père, une identité faussée et elle souhaite s'affranchir de cette identité faussée pour retrouver enfin son être authentique révélé.

Autour d'un sorte de castelet en bois, avec escalier et terrasse élevée, il y a un rez-de-chaussée laissant apparaître une pièce d'appartement avec fenêtre à guillotine et porte-tambour que traversent tous les personnages dans des allers-et-retours incessants, mais rien ne se passe finalement et ne se laisse découvrir. Les horreurs s'accomplissent dans l'ombre ou à l'extérieur, à l'insu de tous...

Le public, témoin impuissant, constate l'inacceptable et tente de comprendre. Toutes les comédiennes, dont Évelyne Istria, jouent avec une belle évidence les complexités de l'existence et se coulent dans les rôles masculins avec modestie et bravoure. Quant à Marie-Armelle Deguy, elle est l'astre noir autour duquel les autres protagonistes tournent, qu'elle soit le père dans *Agnès* ou bien Arnolphe dans *L'École des femmes*, elle rafle la mise, sûre de son geste d'engagement et de la cause féminine qu'elle défend. En même temps, très féminine et masculine, elle met à bas les préjugés sur les lois approximatives du genre.

Un spectacle d'aujourd'hui en résonance extrême avec tous les temps.

Véronique Hotte

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Critique • L'école des femmes de Molière, mise en scène de Catherine Anne

jan 10, 2014 | [Pas de commentaire](#)

ff Critique [Anna Grahm](#)



©DR

« C'est dans les eaux claires qu'on voit le plus profond » Ariane Mnouchkine

Quand la saison égalité donne la parole aux femmes, on se rend compte qu'elles ont de la voix, du souffle et de très solides propositions à nous faire. Quand Catherine Anne monte l'École des femmes, elle parie sur une distribution exclusivement féminine, proposition qui dérouté les premières minutes avant d'ouvrir du sens, et de nous conquérir. Pourtant rien n'est gagné d'avance, la scène d'ouverture est longue, touffue, et nous cherchons nos repères sans pouvoir nous raccrocher à ce qu'on a l'habitude de voir. Changer façon de voir fait sans aucun doute partie intégrante du projet. Mais l'élargissement de notre regard est chose ardue. Dès le début, nous nous heurtons à ce château biscornu, en papier mâché barbouillé de rose, un castelet marbré, posé au milieu de nulle part, qui nous fait un drôle d'effet pacotille, ajouté à cela une musique de chambre, cela donne un petit côté « puéril » qui déconcerte notre goût « du beau », un privilège que nous détestons abandonner. L'angle pris est donc étroit, et les tous premiers instants, on cherche à comprendre ce que fait cette comédienne en Arnolphe, qui derechef, nous décoiffe avec son autorité naturelle, car Marie-Armelle Deguy bouge et apostrophe son (sa ?) comparse mieux qu'un meneur de troupe. Le moins qu'on puisse dire c'est que l'on est d'emblée déstabilisé devant cette inversion des sexes, cette invasion de filles plus mecs que nature, qui, il faut l'avouer, perturbe nos habitudes de lecture. Décidemment nos vieilles manies sont détroussées. Car le déplacement qui s'opère nous fait lâcher les pratiques en usage mille fois répétées et vues et entendues. Soudain, nous suivons ces culottes de

cheval en taffetas juponnées, leurs cheveux longs ébouriffés et leurs plumes au chapeau sans nous préoccuper du sexe qu'elles devraient ou auraient dû avoir. Soudain nous nous laissons embarquer dans cette histoire de jalousie et d'enfermement, sidérés par la mécanique musicale de la langue, ahuris par ces mots outils qui vous clouent le bec : « Je suis maître je parle vous obéissez ». Soudain nous découvrons qu'il s'agit aussi de dénoncer le pouvoir du langage qui sert celui qui l'utilise et rend cerf celui qui le subit.

« L'autre sexe n'est là que pour la dépendance » Arnolphe

Et puis il y a les errements de la naïve Agnès, coupée de la société et de toute connaissance du monde qui l'entoure. Sa tragédie est un véritable crève cœur. Pire. La relation de cette douce jeune fille – plus pâle que le blanc de sa robe – est conditionnée par le désir de son tuteur, désir furieux, doublé d'une absence d'humanité. « L'autre sexe n'est là que pour la dépendance » déclare cet égoïste brutal, qui n'aime que la certitude de son emprise, emprise qui se radicalise au point de devenir intolérable. Intolérable, dérangeante et absolument éclairante, la séquence du petit livre vert qui renferme « les offices de la femme » qu'Agnès doit lire. Et tandis que son propriétaire emmaillote sa chose, tandis qu'il enroule chaque centimètre de sa peau sous des bandelettes, notre cœur et le sien se soulèvent et se brisent. Assister à la disparition d'un être est un choc, pour la petite sotte une révélation qu'elle réalise trop tard. Magnifique Morgane Arbez qui incarne Agnès. Pauvre Agnès qui fait surgir toutes celles que l'on ne connaît pas, pauvre petite qui ne ressemble à rien, écrasée, effacée de la surface du globe, gardée à la maison, bien au chaud sous un voile. Dieu que c'est beau. Agnès, à qui l'amour fait pousser des ailes, Agnès, que l'amour métamorphose, Agnès, sous la houlette de son tortionnaire, qui réussit à muer sous nos yeux, qui se transforme au fil de la pièce, se transfigure, Agnès, frappée d'invisibilité qui va se battre pour exister. Au cœur de la farce, le pouls de l'injustice, le masculin qui l'emporte sur le féminin. Le coq Arnolphe qui se dessinait au début devient charognard, son bâton de cérémonie est détourné en massue, devient complot, arme du crime. Le grand échalas ne lésine pas pour garder sa proie, la confine dans l'ignorance, la tyrannise, l'enchaîne, l'assujettit. Son pouvoir de nuisance est tout à la fois grand guignolesque, drolatique et dramatique

La très classique École des femmes revue par des femmes devient très moderne. Très ancrée dans son temps. Ici des femmes ouvrent des voies pour les filles de demain. Elles s'amusent. Abusent. Se jouent des conventions. Elles sont décidément des personnes comme les autres. Parce qu'elles ont été menées en bateau ou par le bout du nez depuis la nuit des temps, elles ont pris leurs rôles à bras le corps, elles ont changé les règles, déboulonné les codes, sans fard, sans chercher à séduire. Avec aisance, avec gravité, elles soulèvent l'ombre de la toute puissance et nous tracent un chemin d'une liberté folle. Leurs jeux limpides et réjouissants font une percée que l'on n'avait encore jamais vue.



Je n'ai pas eu de père, je n'ai eu qu'un propriétaire de Catherine Anné

Deux Agnès pour un même combat



Sous ce titre évocateur tiré de sa pièce *Agnès*, Catherine Anne présente un diptyque qui, sous des formes différentes, aborde la domination et les agressions exercées par les hommes sur les femmes à travers les époques. Si les situations et le contexte sociologique n'ont rien en commun, les intrigues couvrent une problématique qui malheureusement demeure encore d'actualité avec l'évocation du pouvoir paternel exercé aveuglément sur le cercle familial. En particulier vis à vis des enfants, avec des désirs incestueux. C'est cette thématique qui réunit deux pièces dissemblables, comportant toutefois des similitudes, pour une mise en perspective de la condition féminine à trois cent cinquante ans de distance.

En 1994, Catherine Anne écrit *Agnès*, un de ses textes majeurs (Actes Sud - Papiers), à partir du témoignage d'une jeune femme victime d'inceste alors qu'elle avait douze ans. Dans la pièce, devenue adulte, elle reste sous l'influence du traumatisme causé par les viols commis par son père, exerçant encore son pouvoir familial et dressant un mur de silence sur le passé. Avocate, entourée par sa sœur, sa mère et sa grand-mère, Agnès est partagée entre l'amour et la haine de sa filiation, la honte et la douleur qui l'accompagnent sans pouvoir oublier.

Hormis auprès de sa tante, elle ne trouve bien que peu d'appuis extérieur et de crédibilité pour libérer sa parole et trouver une forme d'apaisement. Elle y parviendra à la suite de menaces qui pèsent sur sa jeune sœur, trouvant dans cette libération une forme de renaissance possible pour envisager l'avenir. La pièce évoque avec justesse un climat social et familial et les drames qu'il engendre avec acuité. Elle porte en elle des accents bouleversants, qui concourent à faire ressentir les enjeux de ses propos.



Classique comptant parmi les grandes œuvres de Molière, *L'École des femmes*, comédie en cinq actes créée en décembre 1662, porte pour l'essentiel sur la relation d'un riche commerçant aspirant à la noblesse, Monsieur de la Souche, connu plus simplement sous le nom d'Arnolphe, avec la jeune Agnès qu'il a élevé dans l'isolement et l'ignorance avec le dessein de l'épouser. Car il entend " Choisir une moitié qui tienne tout de moi ". Malgré ses précautions, Arnolphe ne pourra empêcher la rencontre du jeune Horace, qui par hasard se confie à lui, avec Agnès. Après quelques ruses et rebondissements les deux jeunes gens pourront se marier, en conjuguant amour et émancipation de la femme. Au XVIIème siècle, malgré son succès, la pièce souleva polémique et débats au regard des principes d'une société coïncée par ses principes et ses rapports à la religion.

Dans le décor architectural, à la fois évocateur et symbolique, de Sigolène de Chassy, qui sert de cadre aux deux pièces en contribuant au rythme et aux circulations, Catherine Anne a choisi une interprétation exclusivement féminine pour les deux pièces, dans le respect du sexe de personnages. Une manière pour elle d'interroger " la question homme/femme, dans le rapport au corps et au jeu du pouvoir et de la séduction". Ainsi neuf comédiennes interprètent plusieurs rôles dans les costumes signifiants de Floriane Gaudin, sous les lumières de Nathalie Perrier. Avec elles, Catherine Anne conduit les deux spectacles en tenant compte de leurs tonalités respectives. Pour *Agnès*, avec beaucoup de rigueur attentive et de sensibilité, elle éclaire sans excès naturalistes les situations et les sentiments qui traversent les différents personnages jusque dans le non-dit. Pour *L'École*, elle joue à fond la carte de la comédie n'hésitant pas à grossir le trait dans le travestissement, sans pour autant évacuer sa portée profonde. Dans les différents registres, Morgane Arbez (les deux Agnès) Marie-Armelle Deguy (le père d'Agnès et Arnolphe), Evelyne Istria (grand-mère d'Agnès et Alain, valet d'Arnolphe), contribuent, dans une belle unité avec leurs partenaires, à la réussite de ce diptyque théâtral militant.

Jean Chollet

Agnès de Catherine Anne, **L'École des femmes** de Molière, mise en scène Catherine Anne, scénographie Sigolène de Chassy, lumières Nathalie Perrier, son Madame Miniature, costumes Floriane Gaudin, avec Morgane Arbez, Léna Bréban, Marie-Armelle Deguy, Océane Desroses, Caroline Espargillière, Evelyne Istria, Lucille Paysant, Stéphanie Rongeot, Mathilde Souchaud. Durée : Agnès 1 heure 45, L'École des femmes 1 heure 55, en alternance ou en intégrale. **Théâtre des Quartiers d'Ivry** jusqu'au 2 février 2014. Scène nationale de Chambéry du 4 au 8 février 2014.

Photo © Olivier Bellamy